

## *Un beau dimanche*

M. Boggis conduisait lentement sa voiture, confortablement renversé sur son siège, un coude sur l'appui de la fenêtre ouverte. Comme le paysage était beau ! Et comme il était doux de voir revenir l'été, avec ses primeroses et son aubépine. L'aubépine qui éclatait, blanche, rose et rouge, le long des haies, et les petites touffes de primeroses, comme tout cela était beau !

Il retira une main du volant pour allumer une cigarette. Le mieux serait, se dit-il, de pousser jusqu'au sommet de Brill Hill. Il pouvait le voir, ce sommet, de là où il se trouvait. Et cette grappe de maisons parmi les arbres, là-haut, cela devait être le village de Brill. Cela tombait bien. Peu de ses secteurs dominicaux possédaient une altitude aussi favorable à son travail.

Il grimpa la route en pente et arrêta la voiture peu avant le sommet, à l'orée du village. Puis il en sortit et regarda autour de lui. A ses pieds, le paysage s'étalait comme un vaste tapis vert. La vue était dégagée. C'était parfait. Il tira de sa poche un crayon

et un carnet, s'adossa contre la voiture et laissa ses yeux experts parcourir le panorama avec lenteur.

A sa droite, il vit une ferme de taille moyenne, adossée aux champs, reliée à la route par un sentier. Plus haut, il y avait une autre ferme, plus grande que la première. Puis une maison, de style Queen Anne probablement, entourée de grands ormes. Plus loin, à gauche, deux fermes identiques. Cela faisait cinq demeures en tout. Rien d'autre à signaler.

Sur son carnet, M. Boggis fit un rapide croquis, notant la position de chaque maison pour les retrouver plus facilement au retour. Puis il remonta dans la voiture, traversa le village et atteignit l'autre côté de la colline. Là il repéra six autres habitations — cinq fermes et une blanche maison géorgienne. Il examina cette dernière à l'aide de ses jumelles. Elle paraissait propre et cossue. Le jardin était bien entretenu. Dommage. Il la raya immédiatement. Rien à attendre de la prospérité.

Il y avait donc dix possibilités dans ce coin. Dix était un très bon nombre. Juste ce qu'il fallait pour un après-midi, et sans se presser. Quelle heure était-il ? Midi. Il aurait bien bu un verre de bière avant de se mettre au travail. Mais le dimanche, les bistrotts n'ouvraient pas avant une heure. Tant pis, il boirait sa bière plus tard. Il jeta un coup d'œil sur son carnet et décida de s'occuper en premier de la maison Queen Anne. A travers ses jumelles, elle lui était apparue joliment délabrée. Pour un peu d'argent, les gens marcheraient sans doute. D'autant qu'il avait toujours eu de la chance avec les Queen Anne. M. Boggis réintégra sa voiture, desserra le frein à main et descendit la colline sans moteur.

A part le fait qu'il était provisoirement déguisé en curé, la personne de M. Cyril Boggis ne présentait rien de particulièrement sinistre. Antiquaire de son métier, il possédait une boutique et une salle d'exposition sur la Kings Road, à Chelsea. Ses locaux n'étaient pas grands et, en général, il ne faisait pas de grosses affaires, mais comme il achetait toujours bon marché, très, très bon marché, il parvenait à se faire un joli petit revenu chaque année. C'était un vendeur de talent et, qu'il fût question d'achat ou de vente, il avait le don d'entrer doucement dans la peau du personnage qui correspondait le mieux aux goûts du client. Il était sérieux et plein de charme avec les vieillards, obséquieux avec les riches, humble avec les dévots, autoritaire avec les faibles, polisson avec les veuves, spirituel avec les vieilles demoiselles. Très conscient de ce don, il n'hésitait pas à s'en servir chaque fois que l'occasion se présentait. Et souvent, à la fin d'un numéro particulièrement réussi, il avait du mal à ne pas se retourner pour saluer une ou deux fois devant le tonnerre d'applaudissements d'un public imaginaire.

Malgré cette aptitude à la clownerie, M. Boggis n'était pas fou. En fait, il était connu pour en savoir plus long sur les meubles français, anglais et italiens que quiconque à Londres. D'un goût très sûr, il était prompt à reconnaître et à écarter un objet sans grâce, fût-il authentique. Son amour allait, bien entendu, aux grands maîtres anglais du dix-huitième, Ince, Mayhew, Chippendale, Robert Adam, Manwaring, Inigo Jones, Hepplewhite, Kent, Johnson, George Smith, Lock, Sheraton et quelques autres, mais même avec ceux-là, il lui arrivait de faire le difficile.

Il refusait par exemple de laisser entrer dans sa salle d'exposition une pièce de la période gothique ou chinoise de Chippendale. Il en était de même pour les motifs surchargés, à l'italienne, de Robert Adam.

Au cours des dernières années, M. Boggis s'était taillé une réputation enviable parmi ses confrères, grâce à sa faculté de présenter, avec une étonnante régularité, des pièces insolites et même extrêmement rares. On chuchotait qu'il avait des réserves à peu près inépuisables, une sorte d'entrepôt particulier où, disait-on, il lui suffisait de se rendre une fois par semaine, en voiture, pour y puiser à loisir. Et, chaque fois qu'on lui demandait de dévoiler son secret, il souriait mystérieusement, clignait de l'œil en murmurant quelques mots peu compréhensibles.

Il était simple pourtant, le petit secret de M. Boggis, et l'idée lui en était venue à la suite d'un certain dimanche après-midi, voilà près de neuf ans, alors qu'il se promenait à la campagne au volant de sa voiture.

Il était parti le matin pour voir sa vieille mère qui vivait à Sevenoaks. En revenant, ayant cassé la courroie du ventilateur de sa voiture, l'eau du radiateur s'était mise à bouillir. Il s'était donc arrêté pour marcher jusqu'à la maison la plus proche, une toute petite ferme à l'écart de la route, et il avait demandé une cruche d'eau à la fermière.

En attendant qu'elle aille la chercher, il avait jeté par hasard un coup d'œil par la porte entrouverte de la chambre, et là, il avait découvert une chose qui fit battre son cœur et lui mit la sueur au front. C'était un grand fauteuil de chêne comme il n'en avait vu qu'une seule fois de sa vie. Les accotoirs, ainsi que le

dossier, étaient soutenus par une rangée de huit fuseaux merveilleusement tournés. Le dossier lui-même portait une délicate marqueterie à fleurs, et une tête de canard longeaît les accotoirs. Seigneur, pensa-t-il, cela doit bien dater du xv<sup>e</sup> siècle !

Il avança un peu la tête, et, ciel ! de l'autre côté de la cheminée, il y avait un second fauteuil semblable au premier !

Sans en être tout à fait sûr, il estima que deux fauteuils de cette espèce, cela devait valoir au moins mille livres, à Londres. Et quelles merveilles !

Lorsque la femme revint, M. Boggis lui demanda à brûle-pourpoint si elle voulait bien lui vendre les deux fauteuils.

« Dieu me garde, répondit-elle. Mais pourquoi donc ? »

— C'est que je vous en donnerais un bon petit prix. »

Cela l'intriguait. Combien lui donnerait-il ? Les fauteuils, bien sûr, n'étaient pas à vendre, mais rien que pour voir, pour rire, combien lui donnerait-il ?

« Trente-cinq livres. »

Trente-cinq livres, tiens, tiens. Comme c'était intéressant ! D'ailleurs, elle avait toujours pensé qu'ils avaient de la valeur. Ils étaient très vieux. Et très confortables aussi. Mais elle ne pouvait absolument pas s'en passer, rien à faire. Non, vraiment, ils n'étaient pas à vendre, mais merci tout de même.

M. Boggis lui dit qu'ils n'étaient pas si vieux que ça et qu'ils ne seraient pas si faciles à vendre, mais qu'il avait justement un client qui raffolait de ce genre de choses. Peut-être, s'il ajoutait deux livres — trente-sept au lieu de trente-cinq ?

Ils passèrent une demi-heure à négocier ainsi et, naturellement, M. Boggis finit par emporter les deux fauteuils après les avoir payés le vingtième à peu près de leur valeur.

Ce soir-là, sur le chemin du retour, les deux merveilleux fauteuils rangés à l'arrière de sa vieille camionnette, M. Boggis eut soudain une idée de génie.

Voyons, se dit-il. S'il y a de beaux morceaux dans une ferme, pourquoi n'y en aurait-il pas dans une autre ? Pourquoi ne les rechercherait-il pas ? Pourquoi ne passerait-il pas au crible toute la région ? Le dimanche, par exemple, cela ne lui ferait pas perdre de temps. D'ailleurs, il ne savait jamais que faire de ses dimanches.

Cela dit, M. Boggis acheta des cartes, des cartes à grande échelle des environs de Londres et, à l'aide d'une plume fine, il partagea chacune d'elles en une série de carrés. Chacun de ces carrés représentait une surface de cinq milles sur cinq, la distance qu'il pouvait couvrir en un seul dimanche s'il devait l'examiner à fond. Il ne s'intéressait ni aux villes ni aux villages. Ce qu'il recherchait, c'étaient les endroits plutôt isolés, les grandes fermes, les maisons de campagne un peu délabrées. En faisant un carré par dimanche, cela lui ferait cinquante-deux carrés par an. En procédant ainsi, il verrait peu à peu toutes les fermes et toutes les maisons sans rien laisser lui échapper.

Évidemment, la chose n'était pas simple. Les gens qui vivent à la campagne sont plutôt soupçonneux. Même les riches appauvris. Vous ne pouvez pas aller sonner à leur porte et vous attendre à ce qu'ils vous

fassent visiter leur maison, comme ça, pour rien, pour bavarder. Non, de cette façon, vous ne franchirez jamais une porte. Que faire alors, pour y parvenir ? Il vaudrait mieux ne pas leur dire qu'il était marchand de meubles. Il pourrait être l'employé du téléphone, le plombier, l'inspecteur du gaz. Ou même, il pourrait être curé...

A partir de ce moment, tout le scénario se mit à prendre forme. M. Boggis commanda une importante quantité de cartes où était gravé le texte suivant :

LE RÉVÉREND CYRIL WINNINGTON BOGGIS  
*Président de la Société*  
*pour la protection des meubles rares*  
*En association avec le Musée Victoria et Albert.*

Et depuis, tous les dimanches, il se transformait en gentil vieux curé qui passait son temps à courir la campagne par dévouement pour sa « Société », afin de réunir un inventaire des trésors cachés dans les maisons anglaises. Et qui aurait la cruauté de le chasser en apprenant cela ?

Personne.

Donc, une fois introduit, s'il lui arrivait d'apercevoir une pièce vraiment digne d'intérêt, il connaissait cent manières de procéder.

A la grande surprise de M. Boggis lui-même, cela marchait. En fait la bienveillance avec laquelle on le recevait dans les maisons de campagne était, au début, très embarrassante, même pour lui. Une tranche de pâté, un verre de porto, une tasse de thé, un panier de prunes et même un repas dominical en

famille, voilà à quoi il s'exposait constamment. Bien sûr, çà et là il avait passé de mauvais moments, connu un certain nombre d'incidents, mais voyons, neuf ans, cela fait plus de quatre cents dimanches et un nombre considérable de maisons. Tout compte fait, l'affaire avait été intéressante, passionnante et lucrative.

Aujourd'hui, cela faisait un dimanche de plus, et M. Boggis opérait cette fois dans le comté de Buckinghamshire, un des carrés situés le plus au nord sur sa carte, à dix milles environ d'Oxford. Et comme il descendait la colline au volant de sa voiture, en direction de sa première maison, la Queen Anne délabrée, il eut soudain le sentiment que c'était là un de ses jours de chance.

Il gara sa voiture à une centaine de mètres de la porte et fit à pied le reste du chemin. Il préférerait ne pas exhiber sa voiture avant que le marché fût conclu. Un bon vieux curé et une grosse camionnette, cela ne va pas ensemble. Cette brève promenade lui permit également de mieux examiner l'aspect extérieur de la propriété et de choisir le ton qui conviendrait le mieux.

M. Boggis parcourut allégrement les cent mètres qui séparaient sa voiture de la maison. C'était un homme court sur pattes avec un gros ventre. Il avait une bonne tête de curé, ronde et rose, avec de gros yeux bruns et bombés, des yeux de veau marin. Il portait une robe noire à collier de chien blanc et il était coiffé d'un feutre noir. Il avait à la main une canne de chêne qui lui donnait, à son avis, une allure plus joviale, plus rustique.

Arrivé devant la porte, il sonna. Il entendit un

bruit de pas, la porte s'ouvrit et, devant lui, ou plutôt au-dessus de lui, apparut une femme gigantesque en culotte de cheval. Même à travers l'odeur de la cigarette qu'elle fumait, il ne pouvait pas ne pas sentir celle des écuries et du fumier qui était collée à toute sa personne.

« Que désirez-vous ? » dit-elle en le regardant de manière soupçonneuse.

M. Boggis, qui n'eût pas été surpris de l'entendre hennir, souleva son chapeau, s'inclina un peu et tendit sa carte. « Excusez-moi de vous déranger », dit-il. Puis il attendit en observant son visage tandis qu'elle lisait.

« Je ne comprends pas, fit-elle en lui rendant la carte. Que désirez-vous au juste ? »

M. Boggis donna des précisions sur la Société pour la protection des meubles rares.

« Est-ce que cela n'aurait pas quelque chose à voir avec le Parti socialiste ? » demanda-t-elle en fronçant ses sourcils pâles et broussailleux.

A partir de ce moment, cela allait tout seul. Un tory mâle ou femelle en culotte de cheval, c'était toujours une proie facile. Et M. Boggis de consacrer deux bonnes minutes à un éloge passionné de l'aile d'extrême droite du Parti conservateur, puis deux autres à dénoncer les socialistes. Pour finir, il fit une place importante au projet de loi que les socialistes avaient déposé et qui avait pour but l'abolition des massacres qu'entraînait la chasse. Aussi confia-t-il à son auditrice, tout en remarquant qu'il valait mieux ne pas le dire à l'évêque, que, à son idée, le paradis était un endroit où l'on pourrait chasser le renard, le cerf et le lièvre avec des meutes infatigables, du

matin au soir, tous les jours de la semaine, y compris le dimanche.

En parlant, il la guettait du coin de l'œil pour voir venir l'instant magique où il pourrait se mettre au travail. La femme souriait à présent, découvrant un lot de dents en touches de piano. « Madame, s'écria-t-il, je ne vous demande qu'une chose, même je vous en supplie, ne me parlez pas des socialistes ! » Alors elle éclata d'un énorme rire, souleva une immense main rouge et lui donna une tape sur l'épaule, une tape si vigoureuse qu'il faillit tomber.

« Entrez ! claironna-t-elle. Je ne vois toujours pas ce que vous voulez, mais entrez donc ! »

Malheureusement, et cela pouvait paraître surprenant, il n'y avait aucun meuble de valeur dans toute la maison. Et M. Boggis, qui ne perdait jamais de temps en terre stérile, s'excusa au bout d'un moment et prit congé. La visite avait duré moins de cinquante minutes. Ce n'était pas excessif, se dit-il, en rejoignant sa voiture.

Maintenant, il ne lui restait plus que des fermes à visiter. La plus proche était à un demi-mille, en remontant la route. C'était une grande construction, très ancienne, mi-bois, mi-brique. Un magnifique poirier, encore en fleur, cachait presque tout le mur orienté au sud.

M. Boggis frappa à la porte. Il attendit, mais personne ne vint. Il frappa encore. Toujours pas de réponse. Il fit alors le tour de la maison pour voir si la fermière était à l'étable. Là non plus, il ne trouva personne. Ils étaient certainement tous à l'église. Et il se mit à regarder par les fenêtres. Rien dans la salle à manger. Rien non plus à la bibliothèque. Il passa à

la fenêtre suivante, celle de la salle de séjour. Et là, sous son nez, dans la petite alcôve, il vit une chose admirable. Une table de jeu en demi-lune, en acajou richement verni, de l'époque Hepplewhite, datant de 1780 environ.

« Ah ! fit-il, le visage collé à la vitre. Bien joué, Boggis ! » Mais ce n'était pas tout. Il y avait aussi une chaise, une chaise unique. Hepplewhite également, et d'une qualité plus belle encore que la table. Le treillis du dossier était d'une grande finesse, le cannage du siège était original, les pieds se décrochaient avec grâce, leur ligne était des plus recherchées. C'était une chaise exquise. « Avant la fin du jour, dit doucement M. Boggis, j'aurai le plaisir de m'asseoir sur cette merveille. » Car il n'achetait jamais une chaise sans s'y asseoir d'abord. C'était une de ses expériences préférées. Il fallait le voir se laisser tomber délicatement sur le siège pour jauger le degré de rétrécissement précis mais infinitésimal dont les années avaient marqué les assemblages.

Mais rien ne pressait. Il reviendrait plus tard. Il avait tout l'après-midi devant lui.

La ferme suivante se trouvait au-delà des champs, et pour laisser sa voiture hors de vue, M. Boggis dut la quitter sur la route et suivre un long sentier qui menait directement au potager, derrière la maison. Cette ferme était bien plus petite que la précédente. Elle ne promettait pas grand-chose. Elle paraissait sale, mal entretenue et les étables étaient plutôt en mauvais état.

Dans un coin de la cour, il y avait trois hommes, debout. L'un d'eux tenait en laisse deux grands lévriers. Lorsque les hommes virent M. Boggis dans

sa robe noire à collier de chien blanc, ils cessèrent de parler et prirent l'air figé. Immobiles soudain, les trois visages le regardaient approcher avec méfiance.

Le plus âgé des trois était un homme trapu avec une bouche de crapaud et de petits yeux fuyants. Cet homme — M. Boggis l'ignorait, évidemment — s'appelait Rummins. Il était le propriétaire de la ferme.

Le grand garçon à l'œil malade qui se tenait à côté de Rummins était Bert, son fils.

Le troisième, un peu courtaud, au visage ratatiné, aux sourcils joints, aux épaules démesurées, s'appelait Claude. Il avait fait irruption chez Rummins dans l'espoir d'obtenir un morceau du cochon que Rummins avait tué la veille. Claude avait entendu parler de l'abattage — tout le monde, dans les fermes voisines, était au courant — et il savait aussi qu'il fallait une autorisation du gouvernement pour tuer une bête, et que Rummins n'en avait pas.

« Bonjour, dit M. Boggis. Quel beau temps, vous ne trouvez pas ? »

Les trois hommes ne bronchèrent pas. Tous les trois pensaient exactement à la même chose : que ce prêtre, qui n'était certainement pas du pays, avait été envoyé pour fourrer son nez dans leurs affaires et pour les dénoncer ensuite au gouvernement.

« Quels beaux chiens, poursuivit M. Boggis. Je n'ai jamais vu de courses de lévriers, mais il paraît que c'est fascinant. »

Toujours le silence. M. Boggis, qui promenait son regard de l'un à l'autre, constata qu'ils avaient tous les trois la même expression : Quelque chose entre

l'ironie et la provocation, une moue dédaigneuse, des plis goguenards aux coins du nez.

« Puis-je savoir si vous êtes le propriétaire ? » demanda l'intrépide M. Boggis en s'adressant à Rummins.

— Que voulez-vous ?

— Excusez-moi de vous déranger un dimanche. »

M. Boggis brandit sa carte. Rummins la prit et l'approcha de sa figure. Les deux autres, bien que toujours immobiles, laissèrent rouler leurs yeux de ce côté.

« Et que voulez-vous dire par là ? » demanda Rummins.

Pour la seconde fois, M. Boggis vanta avec une certaine lenteur les buts et les vertus de la Société pour la protection des meubles rares.

« Nous n'en avons pas, lui dit Rummins lorsqu'il eut fini sa tirade. Vous perdez votre temps.

— Pas si vite, monsieur, dit M. Boggis en levant l'index. La dernière fois, un vieux fermier du Sussex m'a dit la même chose. Mais quand il a fini par me laisser entrer chez lui, savez-vous ce que j'ai trouvé ? Une vieille chaise sale, dans la cuisine, mais qui valait QUATRE CENTS LIVRES ! Je l'ai aidé à la vendre, et il s'est acheté un nouveau tracteur avec cet argent.

— Qu'est-ce que vous racontez là ? dit Claude. Une chaise de quatre cents livres, ça n'existe pas.

— Là, pardon, mais vous vous trompez, fit d'un air pincé M. Boggis. Il y a des tas de chaises en Angleterre qui valent deux fois cette somme, ou même plus que ça. Et savez-vous où elles sont ? Eh bien, tout simplement dans les fermes, dans les chaumières de la campagne anglaise, et les proprié-

taires s'en servent comme d'un escabeau, ils montent dessus avec leurs sales brodequins pour descendre un pot de confiture du haut de l'armoire, ou pour accrocher un tableau au mur. C'est la vérité, mes amis ! »

Mal à l'aise, Rummins dansait d'un pied sur l'autre. « Vous voulez dire que, ce qu'il vous faut, c'est faire le tour de la maison ?

— Exactement », dit M. Boggis. Il commençait enfin à comprendre ce que redoutaient ces gens. « Mais, rassurez-vous, je ne fouillerai pas vos armoires, ni votre garde-manger. Je voudrais seulement regarder vos meubles pour voir si vous n'avez pas quelque trésor ici, car cela peut arriver. Et puis je pourrais en parler dans le journal de la Société.

— Vraiment ? fit Rummins en le fixant de ses petits yeux malicieux. On dirait que c'est vous qui cherchez à acheter vos trucs. Sans cela, pourquoi vous donneriez-vous tant de mal ?

— Oh ! Si seulement j'étais assez riche pour cela ! Bien sûr, s'il m'arrivait de trouver un objet à mon goût et dans mes prix, je pourrais être tenté de faire une offre. Mais, hélas ! cela n'arrive que rarement.

— Bon, dit Rummins, si vous y tenez, venez jeter un coup d'œil. » Il ouvrit la voie à travers la cour, suivi de M. Boggis, de son fils Bert, de Claude et de ses deux chiens. Ils passèrent par la cuisine qui n'était meublée que d'une piètre table de sapin où gisait un poulet mort. Puis ce fut une grande chambre extrêmement sale.

Et pan ! M. Boggis s'arrêta net, secoué par un petit hoquet d'émotion. Et il resta où il était, cinq, dix, quinze secondes au moins, le regard fixe comme un

crétin, incapable de croire, d'oser croire ses yeux. Ce ne POUVAIT être vrai, ce n'était pas possible ! Mais plus il écarquillait les yeux, plus cela paraissait vrai. Après tout, la chose était là, contre le mur, juste en face de lui, aussi vraie et présente que la maison elle-même. Et qui pourrait s'y tromper ? Évidemment, elle était peinte en blanc, l'œuvre de quelque imbécile, mais cela était sans importance. La peinture, c'est facile à gratter. Mais grand Dieu, regardez-moi ça ! Et dans un taudis pareil !

Mais M. Boggis finit par se rendre compte que les trois hommes, qui se tenaient groupés près de la cheminée, le regardaient fixement. Ils l'avaient bien vu s'arrêter, hoqueter, écarquiller les yeux, et ils avaient dû voir aussi son visage rougir, ou peut-être pâlir. De toute manière, ils en avaient vu assez pour lui gâcher toute son affaire s'il ne trouvait pas rapidement un moyen de s'en tirer. En une fraction de seconde, M. Boggis porta une main à son cœur et s'affaissa sur la chaise la plus proche en respirant lourdement.

« Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda Claude.

— Ce n'est rien, fit-il en haletant. Ce sera vite passé. Un verre d'eau, s'il vous plaît... C'est le cœur. »

Bert alla lui chercher un verre d'eau, le lui tendit et resta à ses côtés sans cesser de le regarder bêtement.

« J'ai cru que vous regardiez quelque chose », dit Rummins. La bouche de crapaud s'étira en un sourire plein de ruse qui laissa voir les chicots de plusieurs dents cassées.

« Non, non, fit M. Boggis. Oh, Seigneur, non. Ce n'est que mon cœur. Je suis désolé. Cela m'arrive de

temps en temps. Mais ce n'est jamais long. Je serai remis dans deux minutes. »

Car il fallait, se dit-il, trouver le temps de réfléchir, de se calmer parfaitement avant de dire quoi que ce soit. Du calme, Boggis, c'est le principal. Ces gens sont peut-être ignorants, mais ils ne sont pas stupides. Ils sont méfiants, circonspects et sournois. Et si c'est vrai, alors... mais non, c'est impossible, IMPOSSIBLE...

Dans un geste de souffrance, il tenait une main devant ses yeux et, imperceptiblement, avec beaucoup de précaution, il écarta un peu les doigts et tenta de regarder au travers.

Oui, c'était sûr. Il ne s'était pas trompé en identifiant la chose au premier coup d'œil. Il n'y avait pas le moindre doute ! C'était incroyable !

Il avait devant lui un meuble pour lequel n'importe quel expert aurait donné toute sa fortune. Pour un profane, évidemment, il pouvait n'avoir rien d'extraordinaire, surtout sous sa couche de peinture blanche et sale. Mais pour M. Boggis, c'était le rêve d'un antiquaire. Comme tout marchand qui se respecte, il savait que parmi les pièces les plus célèbres et les plus convoitées de l'ameublement anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle figuraient les trois fameuses « Commodes Chippendale ». Il connaissait parfaitement leur histoire. La première avait été « découverte » en 1920, dans une maison de Morethon-on-the-Marsh et vendue chez Sotheby la même année. Les deux autres venaient du Rainham Hall, Norfolk. Elles étaient passées aux mêmes enchères un an plus tard. Elles avaient atteint des prix fabuleux. Il ne se rappelait pas exactement le prix atteint par la pre-

mière, ni même par la seconde, mais il était certain que la dernière avait été vendue trois mille neuf cents guinées. Et c'était en 1921 ! Aujourd'hui, la même pièce vaudrait sûrement dix mille livres. Un expert dont M. Boggis avait oublié le nom avait prouvé dans une récente étude que ces trois meubles devaient provenir du même atelier car les placages étaient du même bois. On n'avait pas retrouvé les factures, mais les experts s'accordaient pour penser que ces trois commodes n'avaient pu être exécutées que par Thomas Chippendale lui-même, de ses propres mains, dans la période la plus inspirée de sa carrière.

Et ici, M. Boggis se le répétait en regardant à la sauvette par la trouée de ses doigts, ici se trouvait la quatrième commode Chippendale ! Et c'était LUI qui l'avait découverte ! Il allait être riche ! Et célèbre ! Chacune des trois autres était connue à travers le monde des meubles sous un nom particulier. La Commode Chastleton, la première Commode de Rainham, la seconde Commode de Rainham. Celle-ci ferait son entrée dans l'histoire sous le nom de Commode de Boggis ! Imaginez un peu la tête des gens, à Londres, quand ils la verront demain matin ! Et les offres vertigineuses que lui feront les grands types de West End — Frank Partridge, Mallet, Jetley et tous les autres ! Il y aurait une photo dans le *Times* et en dessous, on pourrait lire : La très belle commode Chippendale récemment découverte par le marchand londonien Cyril Boggis... Bon Dieu, quel bruit cela allait faire !

Celle-ci, se dit M. Boggis, était à peu près semblable à la seconde de Rainham. Car toutes les trois, la Chastleton et les deux Rainham, présentaient entre

elles quelques petites différences d'ordre ornemental. C'était un meuble magnifique, construit dans le style rococo de la période la plus heureuse de Chippendale, une grosse commode plantée sur quatre pieds sculptés et cannelés qui la soutenaient à environ un pied du sol. Elle avait quatre tiroirs, deux grands au milieu et deux plus petits de chaque côté. Le serpentín avant était somptueusement orné de motifs compliqués de festons, de volutes et de grappes. Les poignées de cuivre, bien que recouvertes en partie de peinture blanche, paraissaient superbes. C'était, bien entendu, une pièce plutôt lourde, mais l'élégance de sa ligne en atténuait considérablement la lourdeur.

Quelqu'un demanda : « Comment vous sentez-vous ? »

— Merci, merci, répondit M. Boggis. Ça va déjà beaucoup mieux. Ça passe vite. Mon médecin dit que cela ne vaut pas la peine de m'inquiéter à condition que je me repose quelques minutes chaque fois que cela arrive. Oh oui, fit-il en se remettant lentement debout, ça va mieux. Ça va tout à fait bien à présent. »

D'une démarche un peu chancelante, il se mit à déambuler dans la pièce pour examiner un à un chaque meuble en le commentant brièvement. Ainsi, il put se rendre compte que, mis à part la commode, le reste était sans intérêt.

« Belle table de chêne, dit-il, mais pas assez ancienne pour avoir de la valeur. Bonnes chaises confortables, mais trop modernes, oui, beaucoup trop modernes. Quant à l'armoire, elle est assez intéressante, mais encore sans valeur. Cette com-

mode — il passa près d'elle comme par hasard et claqua dédaigneusement des doigts — elle vaut bien quelques livres, mais pas plus. C'est une reproduction assez grossière, je le crains bien. De l'époque victorienne probablement. C'est vous qui l'avez peinte en blanc ?

— Oui, dit Rummins. C'est Bert qui l'a peinte.

— Excellente idée. C'est beaucoup moins choquant en blanc.

— C'est un beau meuble, dit Rummins. Il y a de belles sculptures.

— Faites à la machine », rétorqua M. Boggis avec superbe. Il était courbé sur le meuble pour examiner l'exquis travail d'artisan. « Cela se voit à un kilomètre. Pourtant, c'est assez joli dans son genre. Il y a de la finesse. »

Il se remit à flâner, puis se ressaisit et revint lentement sur ses pas. Un doigt au bout du menton, il fronça les sourcils comme quelqu'un qui réfléchit très fort.

« Savez-vous », fit-il en regardant comme par hasard la commode. Sa voix était indifférente. « Savez-vous, cela me revient maintenant... il me faudrait des pieds comme ceux de votre commode. J'ai une drôle de table, chez moi, une de ces tables basses qu'on met devant le sofa, une sorte de table à café. Et l'année dernière, à la Saint-Michel, alors que je m'installais dans ma maison, ces imbéciles de déménageurs en ont complètement abîmé les pieds. J'aime beaucoup cette table. J'y mets toujours ma bible, et toutes les notes pour mes sermons. »

Il se gratta le menton. « J'y pense maintenant. Les pieds de votre commode lui conviendraient certaine-

ment. Oui, c'est sûr. On pourrait facilement les couper et les fixer à ma table. »

Il jeta un regard circulaire et vit les trois hommes immobiles, le regard soupçonneux. Trois paires d'yeux absolument dissemblables, mais où se lisait la même incrédulité. Les petits yeux de cochon de Rummins, les gros yeux lourds de Claude et les yeux dépareillés de Bert dont l'un était étrangement trouble, comme bouilli, avec un petit point noir au milieu, comme un œil de poisson dans une assiette.

M. Boggis secoua la tête en souriant. « Allons, allons, qu'est-ce que je raconte ? Je parle comme si ce meuble m'appartenait. Excusez-moi.

— On dirait que vous avez envie de l'acheter, dit Rummins.

— Eh bien... » M. Boggis regarda de nouveau la commode en fronçant les sourcils. « Je n'en suis pas sûr. Peut-être bien... et puis... non... je crois que cela ferait trop de dérangements. Elle ne les vaut pas. Il vaut mieux que je la laisse.

— Combien pensez-vous offrir ?

— Pas beaucoup, je le crains. Vous savez, ce n'est pas un meuble d'époque. Ce n'est qu'une reproduction.

— Ce n'est pas sûr, dit Rummins. Nous l'avons depuis vingt ans, et avant, elle était au Manoir. Je l'ai achetée moi-même aux enchères quand le vieux châtelain est mort. Vous n'allez pas me dire que c'est moderne !

— Elle n'est pas moderne à proprement dire, mais elle n'a sûrement pas plus de soixante ans.

— Elle a plus que ça, dit Rummins. Bert, où est ce

morceau de papier que tu as trouvé un jour au fond d'un tiroir ? Ce vieux billet, tu sais bien... »

Le garçon eut un regard distrait.

M. Boggis ouvrit la bouche, puis la referma sans avoir émis un son. Il commençait littéralement à trembler d'émotion, et pour retrouver son sang-froid, il marcha vers la fenêtre et regarda une grosse poule brune qui picorait des grains épars dans la cour.

« Il était au fond d'un tiroir, sous tous ces pièges à lapins, dit Rummins. Trouve-le et montre-le au curé. »

Quand Bert fut près de la commode, M. Boggis se retourna. Il ne put s'empêcher de le guetter. Il le vit tirer un des grands tiroirs du milieu. Le tiroir glissa avec une douceur admirable. La main de Bert plongea dans un fouillis de câbles et de ficelles.

« C'est ça que vous voulez dire ? » Et Bert retira du fond du tiroir un pli jauni. Il le tendit à son père qui le déplia et l'approcha de ses yeux.

« Vous n'allez pas me dire que ce papillon n'est pas diablement vieux », dit Rummins en tendant le papier à M. Boggis dont les mains tremblaient. Le papier était cassant. Il lui craquait un peu entre les doigts. C'était écrit à la main, d'une grande écriture penchée :

EDWARD MONTAGU, ESQU.

Dr. A Thos, Chippendale

*Une grande Table Commode du meilleur acajou, richement sculptée, montée sur pieds cannelés, deux grands*

*tiroirs très nettement façonnés au milieu et deux dito de chaque côté. Riches poignées et ornements de cuivre ciselé, le tout fini dans le goût le plus exquis... L. 87.*

M. Boggis se tenait péniblement debout, luttant ferme contre l'émotion, contre le vertige. Oh Dieu, c'était merveilleux ! Cette facture faisait encore monter la valeur. Au nom du ciel, combien atteindrait-elle maintenant ? Douze mille livres ? Quatorze ? Peut-être quinze ou vingt, qui sait ?

Bon Dieu !

Il jeta le papier sur la table avec mépris et dit d'une voix tranquille : « C'est exactement ce que je vous disais. Une reproduction victorienne. C'est tout simplement la facture que le vendeur a donnée à son client en faisant passer le meuble pour une pièce ancienne. Des papiers de ce genre, j'en ai vu des tas. Vous remarquerez vous-même qu'il ne dit pas qu'il a fabriqué lui-même la commode. C'est tout dire.

— Racontez ce que vous voudrez, déclara Rummins, mais c'est un papier ancien.

— Bien sûr, mon cher ami. Il est victorien. Autour de mille huit cent quatre-vingt-dix. C'est vieux de soixante ou soixante-dix ans, j'en ai vu des centaines. A cette époque, des tas de fabricants ne faisaient rien d'autre que de truquer les beaux meubles du siècle précédent.

— Écoutez-moi, curé, dit Rummins, pointant vers lui un gros doigt crasseux, vous en savez sûrement un bon bout sur la question, mais voilà ce que je dis, moi : comment diable pouvez-vous être si sûr que ça que c'est un faux alors que vous n'avez même pas vu de quoi ça a l'air sous la peinture blanche ?

— Approchez, dit M. Boggis. Approchez et je vais vous montrer. » Il se planta devant la commode et attendit qu'ils approchent. « Maintenant, avez-vous un couteau ? »

Claude sortit de sa poche un canif et M. Boggis le prit pour ouvrir la plus petite lame. Puis, procédant en apparence négligemment, mais en réalité avec un soin extrême, il se mit à gratter la peinture blanche sur une petite surface du sommet de la commode. La peinture se détacha proprement du vieux et dur vernis qui était en dessous. Quand il eut ainsi nettoyé trois centimètres carrés, il recula et dit : « Maintenant, regardez ! »

C'était beau. Une chaude petite surface d'acajou brillant comme une topaze, dans la splendeur riche et profonde de ses deux cents ans.

— Qu'y a-t-il de mal ? demanda Rummins.

— C'est truqué ! Tout le monde vous le dira.

— Comment pouvez-vous le voir ? Dites-le-nous.

— Bon. Je dois dire que c'est plutôt difficile à expliquer. C'est surtout une question d'expérience. Et mon expérience me dit que, sans aucun doute, ce bois a été travaillé à la chaux. C'est de cela qu'ils se servent pour l'acajou, pour lui donner cette couleur sombre, à l'ancienne. Pour le chêne, ils prennent des sels de potasse, et pour le noyer, c'est l'acide nitrique. Mais pour l'acajou, c'est toujours la chaux. »

Les trois hommes s'approchèrent un peu plus pour scruter le bois. Ils manifestaient à présent une lueur d'intérêt. C'était toujours instructif d'entendre parler d'une nouvelle forme d'escroquerie ou de tromperie.

« Regardez bien le grain. Vous voyez cette petite

touche d'orange au milieu du rouge-brun ? C'est la trace de la chaux. »

Ils vinrent plus près encore, le nez contre le bois. Rummins d'abord, puis Claude, puis Bert.

« Et puis il y a la patine, poursuivit M. Boggis.

— La quoi ? »

Il leur expliqua le sens de ce mot par rapport aux meubles.

« Mes chers amis, vous n'avez pas d'idée du mal que se donnent ces coquins pour arriver à imiter la patine, la belle et vraie patine comparable à celle du bronze. C'est terrible, c'est vraiment terrible, et cela me rend malade d'en parler ! » Il articulait nettement et donnait à sa bouche une expression de profond dégoût. Les hommes se taisaient, en attendant qu'il leur dévoilât d'autres secrets.

« Le travail des uns sert à tromper les autres ! s'écria M. Boggis. N'est-ce pas dégoûtant ? Savez-vous ce qu'ils ont fait ici, mes amis ? je peux le voir, moi. Je peux presque les voir faire, comme ils frottent le bois, longuement, rituellement, à l'huile de lin, comme ils le recouvrent d'un vernis français habilement coloré. Puis ils le passent à l'estompe et au glacis, puis à la cire d'abeille mêlée savamment de poussière et de saleté, et finalement ils le passent à la chaleur pour faire craqueler le vernis et lui donner cette apparence de vernis vieux de deux siècles. Vraiment, cela me bouleverse, une telle friponnerie ! »

Les trois hommes continuaient à regarder fixement la petite tache de bois sombre.

« Touchez-le ! ordonna M. Boggis. Touchez-le du bout du doigt ! Alors, c'est chaud ou c'est froid ?

— C'est froid, dit Rummins.

— Exactement, mes amis ! C'est un fait que la patine truquée est toujours froide au toucher. La vraie patine donne une curieuse sensation de chaleur.

— Celle-ci n'est ni chaude ni froide, fit Rummins, prêt à discuter.

— Non, monsieur, elle est froide. Mais naturellement, il faut des doigts experts et sensibles pour émettre un jugement valable. On ne peut vous demander de juger la qualité de ce bois comme vous ne pourriez me demander, à moi, de juger la qualité de votre orge. Dans la vie, cher monsieur, tout n'est qu'expérience. »

Les hommes regardaient l'étrange curé, son visage rond comme la lune, aux yeux bombés. Moins soupçonneux que tout à l'heure parce qu'il avait l'air de s'y connaître. Mais loin encore d'avoir confiance en lui.

M. Boggis se pencha pour désigner une des poignées de métal des tiroirs. « Voici un autre truc, dit-il. Le vieux cuivre a normalement une couleur et un caractère qui lui sont propres, le saviez-vous ? »

Ils le fixaient, en attendant qu'il en dévoile davantage.

« Mais l'ennui, c'est qu'ils sont devenus trop habiles à l'assortir. Si bien qu'il est à peu près impossible de voir la différence entre du « vrai vieux » et du « faux vieux ». Je veux bien reconnaître qu'il me le faudrait deviner. Ce n'est donc pas la peine de gratter la peinture de ces poignées. Nous n'en serions pas plus avancés.

— Comment peut-on donner l'air vieux à du

cuivre neuf ? demanda Claude. Le cuivre ne rouille pas, vous savez.

— Vous avez parfaitement raison, mon ami. Mais ces gredins ont leurs secrets bien à eux.

— Par exemple ? » demanda Claude. Toute révélation de ce genre avait de la valeur pour lui. On ne sait jamais.

« Voilà ce qu'ils font, dit M. Boggis. Ils placent les poignées pendant la nuit dans une boîte de copeaux d'acajou saturés de sels d'ammoniaque. Cela fait verdier le métal, mais si vous grattez le vert, vous trouverez en dessous un beau et doux lustré à la fois chaud et argenté, comme celui du très vieux cuivre. Oh, vraiment, c'est inhumain ce qu'ils font ! Avec le fer, ils ont un autre tour.

— Que font-ils avec le fer ? demanda Claude fasciné.

— Le tour du fer, c'est facile, dit M. Boggis. Les serrures, les charnières, la vaisselle, ils enterrent tout ça dans du sel, du gros sel ordinaire. Puis ça sort tout rouillé, tout piqueté, en un rien de temps.

— Très bien, dit Rummins. Ainsi vous admettez que vous ne pouvez rien dire au sujet des poignées. Elles ont peut-être des centaines et des centaines d'années, qu'en savez-vous ?

— Ah, murmura M. Boggis en regardant Rummins de ses gros yeux de veau. C'est là que vous vous trompez. Regardez donc ceci. »

Et, de sa poche, il sortit un petit tournevis. Mais en même temps, sans que personne puisse le voir il en sortit aussi une petite vis de cuivre pour la cacher dans sa main fermée. Puis il jeta son dévolu sur une des vis de la commode — il y en avait quatre à chaque

poignée — et se mit à en gratter soigneusement toute trace de peinture. Puis, lentement, il la dévissa.

« Si c'est une authentique vis du XVIII<sup>e</sup> siècle, dit-il, la spirale sera un peu irrégulière puisqu'elle a été tracée à la lime. Mais si cette pièce est truquée, si elle est de l'époque victorienne ou de plus tard, la vis sera obligatoirement de la même époque. Ce sera une vis faite à la machine, en série. Bon, nous allons voir. »

Et, en posant sa main sur la vis ancienne pour la retirer, M. Boggis n'eut aucun mal à lui substituer la neuve cachée jusqu'alors dans sa paume. C'était encore un de ses petits trucs et qui s'était révélé très fructueux au cours des années. Les poches de sa soutane étaient toujours pleines de vis de cuivre de bazar de toutes tailles.

« Nous y voilà, dit-il, en tendant la vis moderne à Rummins. Regardez un peu. Vous voyez la parfaite régularité de la spirale. Vous la voyez ? Eh bien, c'est tout simplement une petite vis courante que vous pourriez acheter vous-même dans n'importe quelle quincaillerie de village. »

La vis passa de main en main. Chacun l'examina minutieusement. Même Rummins, cette fois-ci, était impressionné.

M. Boggis remit le tournevis dans sa poche, en même temps que la jolie vis taillée à la main qu'il avait extraite de la commode. Puis il se retourna pour se diriger lentement vers la porte, en passant devant les trois hommes.

« Mes chers amis, dit-il, en s'arrêtant à l'entrée de la cuisine, vous avez été très gentils de m'avoir accueilli dans votre petite maison. J'espère que je n'ai pas été un affreux raseur. »

Rummins qui examinait toujours la vis leva les yeux : « Vous ne nous avez pas dit ce que vous offririez », dit-il.

« Ah, dit M. Boggis. C'est juste. Je ne vous l'ai pas dit. Eh bien, pour être tout à fait sincère, je crois que tout cela ferait trop de dérangement. Je préfère abandonner cette idée.

— Combien donneriez-vous ?

— Vous voulez dire que vous désirez vraiment vous en séparer ?

— Je n'ai pas dit cela. Je vous ai demandé combien. »

M. Boggis regarda la commode. Il tourna la tête d'un côté, puis de l'autre. Il fronça les sourcils, fit la moue, haussa les épaules. De la main, il fit un petit geste dédaigneux, comme pour dire que la chose n'en valait pas la peine...

— Mettons... dix livres. Je crois que ce serait correct.

— Dix livres ! s'écria Rummins. Voyons, curé, ne soyez pas ridicule !

— Autant en faire un feu de bois ! dit Claude avec dégoût.

— Et ce billet ! » reprit Rummins, en poignardant si sauvagement de son index malpropre le précieux document que M. Boggis faillit en trembler. « Il vous dit bien le prix ! Quatre-vingt-sept livres ! Et c'était neuf alors. Maintenant que c'est vieux, ça vaudra bien le double !

— C'est ce qui vous trompe, monsieur, si vous voulez bien m'excuser ! Il s'agit d'une reproduction de seconde main. Mais, pour vous être agréable, mon ami, je vais être généreux, c'est plus fort que moi,

que voulez-vous. J'irai jusqu'à quinze livres. D'accord ?

— Faites-en cinquante », dit Rummins.

Un délicieux petit frisson, tout en pointes d'aiguilles, parcourut le dos de M. Boggis. Puis ses jambes, en descendant jusqu'à la plante de ses pieds. C'était joué. La chose était à lui. Il n'y avait plus de doute. Mais l'habitude acquise au cours des années d'acheter à bas prix, à prix aussi bas que possible, était trop profondément ancrée en lui pour qu'il se rendît aussi facilement.

« Mon cher ami, murmura-t-il avec douceur. Je ne veux que les pieds, pensez-y. Peut-être pourrai-je me servir des tiroirs un jour, mais le reste, toute cette carcasse, c'est bon pour le feu, comme votre ami l'a dit si justement, voilà...

— Faites-en trente-cinq, dit Rummins.

— Impossible, monsieur, impossible. Cela ne les vaut pas. Je ne peux pas me permettre de chipoter comme ça sur un prix. C'est inadmissible. Mais je vais vous faire une dernière offre, avant de m'en aller. Vingt livres.

— Va pour les vingt livres, aboya Rummins.

— Oh mon cher, dit Boggis en lui serrant les mains. C'est tout moi. Je n'aurais jamais dû vous faire cette offre.

— Vous ne pouvez plus reculer, curé. Un marché est un marché.

— Oui, oui, je sais.

— Comment allez-vous faire pour l'emporter ?

— Eh bien, voyons. Peut-être si j'amenais ma voiture dans la cour, ces messieurs seraient assez bons pour m'aider à la charger ?

— Une voiture ? Ça n'entrera jamais dans une voiture ! Il vous faudrait un camion !

— Je ne crois pas. De toute manière, nous allons voir. Ma voiture est sur la route. J'en ai pour deux secondes. Nous trouverons bien un moyen, j'en suis sûr. »

M. Boggis gagna la cour, franchit le portail et descendit le long sentier qui menait vers la route. Il ne put retenir quelques petits gloussements de satisfaction. C'était comme si des centaines de petites bulles montaient de son ventre pour éclater joyeusement au sommet de sa tête, dans un éclair mousseux. Tous les boutons-d'or des champs transformés miraculeusement en pièces d'or, étincelaient au soleil. Le sol en était jonché, et il quitta son chemin pour marcher dans l'herbe, au milieu d'elles, pour entendre le petit tintement qu'elles émettaient quand il les frappait du pied. Il eut du mal à s'empêcher de courir. Mais un prêtre, ça ne court jamais. Ça se déplace lentement. Doucement, Boggis. Ne t'énerve pas. Rien ne presse. La commode est à toi. A toi pour vingt livres, et elle en vaut quinze ou vingt mille ! La *COMMODE BOGGIS* ! Dans dix minutes, il l'aura dans sa voiture — elle y entrera sans difficulté — et il rentrerait à Londres en chantonnant tout au long de la route. M. Boggis emmenant dans sa voiture la *Commode Boggis* ! Que ne donnerait un reporter pour en prendre une photo ! Il s'en occuperait peut-être. On verra bien. Oh, jour glorieux ! Quel merveilleux dimanche !

De retour à la ferme, Rummins dit : « Marrant, ce vieux radis noir qui donne vingt livres pour un rebut pareil.

— Vous vous en êtes bien tiré, monsieur Rummins, dit Claude. Vous croyez qu'il va vous payer ?

— Faut bien. Sans ça, on ne la mettra pas dans la voiture.

— Et si ça n'y entre pas ? demanda Claude. Voulez-vous que je vous dise, monsieur Rummins ? Eh bien, je crois que ce sale truc est trop grand pour entrer dans la voiture. Et alors, qu'est-ce qu'on fait ? Il laissera tomber, il se sauvera et vous ne le reverrez plus jamais. Ni lui ni l'argent. Il n'avait pas l'air tellement mordu, vous savez ! »

Rummins s'arrêta pour prendre en considération cette alarmante éventualité.

« Comment voulez-vous qu'un machin pareil entre dans une voiture ? reprit Claude, impitoyable. Un curé, ça n'a jamais une grosse voiture. Vous avez déjà vu un curé avec une grosse voiture, monsieur Rummins ?

— Je ne peux pas vous dire...

— Vous voyez bien ! Et maintenant, écoutez-moi, j'ai une idée. Il dit qu'il ne veut que les pieds. Alors, on les coupe sur-le-champ, et quand il sera de retour, ce sera chose faite. Et alors, ça entrera sûrement dans sa voiture, et ça lui évitera de les couper lui-même en arrivant chez lui. Qu'en pensez-vous, monsieur Rummins ? » Une fierté mielleuse illuminait la grosse face bovine de Claude.

« Pas mauvaise, votre idée, fit Rummins en regardant la commode. Elle est même vachement bonne. Alors, on y va, dépêchez-vous. Portez-la dans la cour, vous et Bert. Je vais chercher une scie. Sortez d'abord les tiroirs. »

Au bout de deux minutes, Claude et Bert avaient

sorti la commode pour la poser tête en bas dans la cour, au milieu de la fiente de poulet, de la bouse de vache et de la boue. Très loin, au fond des champs, on voyait une petite silhouette noire qui longeait le sentier, en direction de la route. Elle avait quelque chose de plutôt comique, cette silhouette. Tantôt elle trottait, tantôt elle sautillait à cloche-pied. Puis elle sursautait, et une fois, les trois hommes crurent entendre des vocalises réjouies leur parvenir faiblement à travers la prairie.

« On dirait qu'il est rond », fit Claude. Et Bert ricana tandis que son œil trouble remuait dans l'orbite.

Rummins arriva, en pataugeant, du fond des étables, l'air d'un crapaud. Il portait une longue scie. Claude lui prit la scie et se mit au travail.

« Coupez-les bien ras, dit Rummins. N'oubliez pas qu'il veut s'en servir pour sa table. »

L'acajou était très dur et très sec et à mesure que Claude maniait la scie, une fine poussière rouge se répandait sur le sol. Un à un, les pieds tombèrent, et lorsqu'ils furent tous sectionnés, Bert se pencha pour les ranger avec soin.

Claude recula pour examiner son œuvre. Il y eut un long, long silence.

« Une question, monsieur Rummins, dit-il lentement. Maintenant, pourriez-vous mettre cet énorme truc à l'arrière d'une voiture ?

— Sûrement pas, si ce n'est pas un fourgon.

— C'est ça ! s'écria Claude. Et un curé, ça n'a pas de fourgon. Ça n'a d'habitude qu'une petite Morris Huit, ou une petite Austin Sept.

— Il ne lui faut que les pieds, dit Rummins. Si le

reste n'entre pas, il n'a qu'à le laisser. Il ne pourra pas se plaindre. Il aura les pieds.

— Mais il y a autre chose, monsieur Rummins, dit patiemment Claude. Vous savez bien qu'il va baisser le prix s'il manque le moindre morceau. Un curé, c'est aussi malin que n'importe qui dès qu'il s'agit de ses sous, ne vous y trompez pas. Surtout ce petit vieux-là. Alors, qu'est-ce qu'on attend pour lui faire du bois ? Et puis, on serait quittes ? Vous avez une hache ?

— C'est assez juste, dit Rummins. Bert, va chercher la hache ! »

Bert s'en fut à l'étable et revint aussitôt avec une grande hache à fendre le bois. Il la tendit à Claude. Ce dernier cracha dans ses mains et les frotta l'une contre l'autre. Puis, d'un long mouvement bien rythmé, il attaqua énergiquement la carcasse sans pieds de la commode.

C'était un rude travail et il lui fallut plusieurs minutes pour mettre tout le meuble en pièces.

« Ça alors ! », dit-il en se redressant pour s'éponger le front. « Il connaît rudement bien son métier, ce diable de charpentier qui a fait ce truc-là, et je me fiche pas mal de ce qu'en dit le curé !

— Nous avons fini juste à temps ! s'écria Rummins. Le voilà qui arrive ! »